

Dossier de lecture

Auteur : Laurent Chabin

## Titre: Le placard



Nom: \_\_\_\_\_

Groupe: \_\_\_\_\_

Il y a d'abord eu ce cri perçant dans mon dos. Un cri affreux, un cri de mort... Je me suis retourné et j'ai vu madame Sylviane, la technicienne de surface (c'est comme ça qu'on appelle la dame qui nettoie les salles de classes et les couloirs).

Elle se tenait devant la porte du local de service, figée comme une statue. Elle venait de laisser tomber son balai et son seau sur le sol. L'eau sale se répandait autour d'elle.

En proie à une terreur évidente, elle a mis ses deux mains sur sa tête, comme si elle voulait s'arracher les cheveux, et elle a poussé un deuxième hurlement. Des portes se sont ouvertes. Madame Amos, la directrice, a jailli de son bureau tout proche, la secrétaire sur les talons. Une enseignante de français est aussi apparue à la porte de la salle des professeurs, un peu plus loin.

Intriguées, toutes les trois se sont approchées à pas vifs. Madame Sylviane était immobile, blême, les yeux exorbités fixés vers le fond de la pièce de service - celle que nous appelons tous « le placard».

- Sylviane, voyons, qu'est-ce qui vous arrive?, a demandé la directrice, visiblement inquiète.

Sylviane n'a pas eu besoin de répondre. Madame Amos a dirigé son regard vers le fond de la minuscule salle encombrée de matériel de nettoyage. À son tour, elle a poussé un cri strident.

Les deux autres l'ont rejointe, et la même scène s'est reproduite. Les quatre femmes étaient pétrifiées, la bouche ouverte, les yeux agrandis par l'effroi.

Enfin, madame Amos a réagi. Elle a ordonné à madame Josée, la secrétaire, d'appeler immédiatement la police avant de pénétrer elle-même dans le placard.

Affolée, Josée a fait volte-face pour se précipiter vers le bureau. C'est à ce moment-là qu'elle m'a aperçu. Elle s'est arrêtée, hésitante, puis, elle m'a curieusement dévisagé et elle a articulé :

- Qu'est-ce que tu fais là, Jacob?

Je n'ai pas répondu. Je n'avais rien à répondre. Josée a secoué la tête et s'est remise en marche vers le bureau.

- Retourne immédiatement dans ta classe, a-t-elle lancé en détournant le regard.

Les policiers sont arrivés quelques minutes plus tard. Il faut qu'ils connaissent bien le chemin de l'école Monseigneur-Richard-Migneault, qui n'est pas très long depuis la station de police du boulevard Henri- Bourassa.

La nouvelle a fait le tour de l'école en quelques minutes. Très vite, élèves et enseignants ont été plongés dans l'affolement. La police est déjà venue ici, bien sûr, mais jamais pour une affaire aussi grave...

C'est dans ma classe que le choc a été le plus brutal. Et pour cause : David, le garçon qu'on a retrouvé étranglé dans le local d'entretien, est un élève de mon groupe, le 301 en deuxième secondaire.

Les policiers ont placé des bandes jaunes fluo pour interdire l'accès au couloir et, après quelques instants, l'ambulance est arrivée. Trop tard. David, avons-nous appris par la suite, était déjà mort depuis plusieurs minutes.

Nous avons été confinés dans nos classes pendant presque une heure, puis, l'école a été fermée et nous avons tous dû sortir par l'arrière. Pendant ce temps, à plusieurs reprises, nous avons encore entendu des sirènes de police. J'ai voulu rentrer à la maison, étant donné que je n'habite pas loin. Je n'avais pas envie de rester avec les autres. Je dois dire que je me sentais assez mal. David n'était pas mon ami, non, ce n'était pourtant pas ça la cause de mon malaise. Bien au contraire...

Mais les choses ne se sont pas passées ainsi. Au moment où j'allais franchir la grille, madame Julie, mon enseignante, a crié mon nom.

J'ai senti de la gêne dans sa voix. De l'inquiétude... Du dégoût? Je me suis retourné et je l'ai regardée. Elle m'a fait signe de venir. Je n'avais pas envie d'y aller, mais avais-je la possibilité de refuser?

Lentement, à contrecœur, je me suis dirigé vers elle. Deux policiers se tenaient à ses côtés, un peu en retrait.

- Jacob? a simplement demandé l'un d'eux lorsque je suis arrivé.

J'ai acquiescé d'un hochement de tête. D'un geste autoritaire, l'homme en uniforme m'a enjoint de le suivre à l'intérieur. Julie nous a suivis. Nous avons marché en silence dans l'école déserte.

Puis, lorsque nous avons atteint le couloir sur lequel s'ouvre le placard, j'ai constaté l'agitation qui y régnait par contraste. Les policiers grouillaient comme des insectes. Madame Amos paraissait dépassée, décomposée.

Un homme en civil, qui semblait commander aux autres, nous a aperçus. Il m'a lancé un drôle de regard. Madame Amos, elle, m'a dévisagé comme si elle me voyait pour la première fois. On m'a poussé jusqu'à la porte du placard.

La gorge nouée, j'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur. Le corps de David avait déjà été emporté. Une marque à la craie, tracée sur le sol, indiquait la position du cadavre. J'ai fermé les yeux.

- Jacob?

Le policier en civil me fixait avec un regard froid. Sa voix était profondément déplaisante. J'ai planté mes yeux dans les siens, mais je n'ai rien dit.

- Jacob, a-t-il repris, pourrais-tu me dire ce que tu faisais dans ce couloir tout à l'heure, quand on a découvert le corps de ton ami?

- David n'est pas mon ami.

Madame Amos a eu l'air horrifiée. Le policier, même s'il a paru surpris, n'a pas laissé transparaître ses sentiments. Il a simplement froncé les sourcils.

- J'étais puni. Madame Julie m'avait exclu de la classe.

Julie se trouvait juste derrière moi. L'enquêteur a levé les yeux vers elle.

- C'est vrai, a-t-elle murmuré.

Madame Amos s'est mordu les lèvres.

- As-tu vu David entrer dans ce local? a repris le policier.

J'ai fait non de la tête, puis j'ai ajouté:

- Il n'est pas revenu en classe, après le dîner. Moi, j'ai été expulsé cinq minutes après que le cours a commencé et je suis venu ici. Je devais aller au secrétariat.

Il y a eu un long silence, puis, le policier m'a demandé :

- Pourquoi as-tu menacé David ce matin?

J'en étais sûr! Depuis le début, je me doutais que cette sale histoire allait retomber sur moi...

Je ne peux pas le nier. Je détestais David, un petit rat sournois et lâche qui m'avait pris en grippe depuis longtemps et passait son temps à me faire de sales coups dans le dos.

Souvent, il m'a accusé de le battre ou de le harceler. C'était faux, mais c'était d'autant plus crédible que, je le reconnais, je suis parfois assez impulsif et emporté.

Il m'arrive fréquemment de me bagarrer, c'est vrai, mais en aucun cas avec lui. David était vraiment un garçon insignifiant, presque invisible, et je ne l'avais même jamais remarqué avant qu'il ne commence à s'en prendre à moi.

J'ai toujours pensé qu'il agissait ainsi pour se donner aux yeux des autres une importance qu'il n'avait pas. Et qu'il prenait un malin plaisir à jouer ce rôle de victime qui le mettait sur le devant de la scène. En tout cas, c'était un fieffé menteur.

Ce matin, il a répondu à madame Julie que je lui avais volé son téléphone. Téléphone qu'on a retrouvé, effectivement, dans mon casier. C'est lui-même qui avait monté ce mauvais tour, j'en suis persuadé.

Mais, bien entendu, c'est moi qui ai été puni, une fois de plus. Alors, j'ai explosé et je lui ai hurlé à la face que s'il recommençait, j'allais le tuer.

Et il est mort.

Et, évidemment, je suis le coupable tout désigné...

Là où les choses se sont aggravées, c'est quand Alicia est apparue dans le décor.

Tout à l'heure, cette petite peste est allée raconter à madame Amos - qui l'a répété aux policiers - qu'elle m'avait vu dans le couloir en compagnie de David juste avant le début de la première classe de l'après-midi. C'est-à-dire juste à l'heure du crime...

Faux, là encore! La dernière fois que j'ai vu David, c'était pendant la dernière classe du matin. À midi, j'ai mangé seul dans mon coin. J'étais énervé et je

n'avais envie de voir personne. Bien sûr, personne n'a pu confirmer que je ne me trouvais pas avec David...

Pourquoi Alicia est-elle allée raconter une chose pareille? Je ne suis pas son ami, mais je ne suis pas son ennemi non plus. La plupart du temps, je fais comme si elle n'existait pas. La plupart du temps, d'ailleurs, je fais comme si tout le monde n'existait pas.

Tout comme moi, Alicia n'a pas d'amis. Peut-être à cause de sa taille... Elle est aussi grande que moi, qui suis déjà assez grand pour mon âge.

Pourtant, je l'ai vue à plusieurs reprises en train de discuter avec David ces derniers temps. Leurs conversations avaient l'air animées. Je me demande, cependant, de quoi ils pouvaient bien parler. Pour autant que je sache, David ne s'intéressait à rien.

Alicia, pour sa part, ne se plaît que dans son monde, un monde de monstres, de zombies et de clowns effrayants qu'elle met inlassablement en scène dans des histoires sans queue ni tête qu'elle écrit dans d'épais cahiers.

Je n'aime pas lire, mais j'ai toujours trouvé ce passe-temps inoffensif. Aujourd'hui, pourtant, je me demande si son monde imaginaire de meurtriers sanglants ne l'a pas rattrapée et n'est pas devenu réel pour elle. Quelle belle histoire! Jacob, le tueur fou de l'école Monseigneur-Richard-Migneault!

Le problème, c'est que cette histoire à dormir debout, autant les policiers que la directrice de l'école semblent y croire dur comme fer!

Elle vient d'apparaître là-bas, au bout du couloir. Alicia la fourbe. Ses cheveux lui retombent sur le front. Elle se tient entre deux enseignantes accompagnées d'une policière en uniforme. Protection rapprochée. Comme si j'allais me ruer sur elle pour la dévorer...



J'essaie d'accrocher son regard, mais ses yeux demeurent obstinément baissés. Timidité? Oh non, jamais de la vie! Alicia est une tête de mule qui n'a peur de personne. Cette attitude est celle d'une menteuse, voilà plutôt ce que je pense.

En attendant, c'est elle qu'on croit et c'est moi qu'on prend pour assassin...

Madame Amos se tient à distance, elle aussi, comme si j'avais la peste. Le policier en civil qui m'interroge depuis le début me fixe avec des yeux durs. Va-t-il me passer les menottes devant tout le monde? Non. Il pousse un soupir de lassitude, puis, il annonce :

- Jacob, j'aimerais que tu entres dans cette pièce et que tu me montres ce que tu as fait.

Je réplique avec véhémence que je n'ai jamais mis les pieds dans ce cagibi.

- On t'a vu pénétrer à l'intérieur, insiste-t-il d'un ton agressif. Alors entre et montre-moi ce que tu as fait.

Cette fois, j'obéis. Je fais trois pas dans la pièce minuscule. L'odeur de saleté et de désinfectant est immonde. Le policier se tient juste derrière moi. J'ai horreur de ça. Je ne sais pas quoi faire.

- Alors?

Je hausse les épaules. Mes yeux se sont habitués à la pénombre et, machinalement, je laisse errer mon regard parmi ce désordre.

Tout à coup, j'aperçois un objet sur le sol, à peine visible derrière un vieux seau. Un objet que je connais bien. Un objet qui n'a rien à faire ici... Comment est-ce possible?

Je n'ose pourtant pas bouger. Je sens dans mon dos la présence menaçante du policier...

Au même instant, une sonnerie discrète retentit derrière moi. Téléphone... J'entends l'enquêteur bougonner et reculer de quelques pas pour répondre à l'appel. Il ne dit rien, se contentant d'émettre de temps en temps quelques grognements irrités.

J'en profite pour me baisser vivement et ramasser la babiole qui a attiré mon attention. Alors que je me relève, le policier, qui vient de raccrocher, m'interpelle.

- Jacob, sors un peu d'ici.

Je n'ai pas le temps de glisser ma trouvaille dans ma poche sans que cela se remarque. Je me contente de fermer le poing et me retourne. Je fais trois pas.

Le policier ne me paraît plus aussi sûr de lui. Il semble hésiter. Il me dévisage d'un air perplexe, se gratte la joue, puis, il me fait une étrange requête.

- Relève tes manches, s'il vous plaît, et montre- moi tes mains et tes bras.

Je n'y comprends plus rien. Néanmoins, je m'exécute, tout en gardant le poing droit fermé.

L'homme examine attentivement mes mains et mes avant-bras. Ne semblant pas trouver ce qu'il cherche, il fait une sorte de grimace, puis, il me demande pourquoi mon poing droit est fermé.

J'hésite à lui révéler ce qu'il contient, mais je ne vois pas comment je peux l'éviter à présent. Je tends la main vers lui, paume vers le haut, et j'ouvre lentement mes doigts, dévoilant ainsi l'objet que j'y dissimulais.

Le policier soulève les sourcils d'un air interrogateur.

- C'est un bracelet brisé, dis-je. Il doit rester des perles sur le sol.

- C'est le tien?

- Non. Il appartient à Alicia.

Alicia s'est effondrée en larmes et elle a avoué. Depuis quelques jours, elle en voulait à mort à David, qui avait méchamment ri de ses histoires.

Alicia n'aimait pas montrer ses écrits, qui étaient tout ce qui comptait pour elle, de peur justement qu'on se moque d'elle. Elle avait cru pourtant trouver un lecteur sensible en David, qui avait semblé intéressé par sa prose.

Mais David était surtout un provocateur qui s'était joué d'elle. De plus, il avait eu le culot d'ajouter que même moi, qui déteste tout ce qui est fiction, j'écrivais mieux qu'elle.

Ulcérée, ruminant sa vengeance, Alicia avait fini par attirer David à l'heure du lunch. Ils s'étaient enfermés dans le placard. (Alicia n'a jamais voulu dire ce qu'elle lui avait raconté pour qu'il accepte...)

Là, ivre de fureur, elle l'avait serré à la gorge avec force jusqu'à ce qu'il s'affaisse sur le sol. Jusqu'au bout, cependant, David s'était débattu avec la dernière énergie et il avait réussi à lui arracher son bracelet de perles, qui était tombé à terre.

L'appel reçu par le policier au moment où je venais de retrouver l'objet l'informait qu'on avait découvert de légères traces de sang sous les ongles de David. C'est pourquoi l'enquêteur avait demandé à voir mes mains et mes avant-bras.

C'est quand je lui ai montré le bracelet qu'il a compris, je suppose. En tout cas, il l'a saisi et s'est aussitôt dirigé vers Alicia. Il a constaté qu'elle avait des griffures aux poignets. Et elle n'a pas pu nier que le bracelet était le sien, toute la classe le connaissait.

Alicia a été arrêtée. Elle n'ira pas en prison, toutefois. Si j'ai bien compris, elle est moins criminelle que malade et on va l'envoyer dans un établissement spécialisé.

Ça m'est égal, après tout.

Je n'ai jamais beaucoup aimé les faiseurs d'histoires, mais là, je crois que j'en suis dégoûté à tout jamais...